

Discours bouleversant de Maître Benjamin Brafman à l'occasion de Yom Hashoah lu par Michel Jonasz et Patrick Braoudé.

Michel JONASZ

Je n'ai pas survécu – j'ai été assassiné à Auschwitz.

Mon nom est Yechiel Michoel Friedman. J'ai été « assassiné » à Auschwitz. Je ne suis pas mort à Auschwitz. J'ai été « assassiné » à Auschwitz.

Vous ne me connaissez pas. Aucune des personnes présentes dans cette salle ne m'a jamais rencontré ; pas même mon propre petit-fils, Ben Brafman, qui, lui non plus, ce n'est un secret pour personne, ne m'a pas connu. Je lui ai permis de parler pour moi ce soir, mais ce n'est pas son discours. C'est mon discours. Mon petit-fils parle pour moi, parce que, si j'ai été assassiné, je n'en ai pas pour autant été réduit au silence. Vous devez vous souvenir de ma vie et de mon assassinat – non pas de ma mort – mais de mon assassinat. L'assassinat de ma famille – de votre famille – de tant de familles ...

Ceci est mon histoire, une histoire vraie, une histoire triste, une histoire horrible.

Mon histoire, comme tant d'autres, commence merveilleusement bien, se poursuit difficilement et se termine tragiquement mais sa fin n'en est pas vraiment une, Baroukh Hachem ; puisque, même si une grande partie de ma famille et moi-même avons été brutalisés et assassinés, une autre partie elle, a survécu par miracle. Du fait que certains ont survécu, mon petit-fils existe, il est là pour parler en mon nom, vous raconter l'histoire de son grand-père « mon » histoire, l'histoire de ma vie et l'histoire de ma mort. L'histoire de vies qui furent brutalement interrompues, la mienne, celle de Malka ma femme bien-aimée, celle de Sima ma fille si jolie, si gracieuse, celle de son mari Yaacov jeune et vigoureux et celle de leur bébé, ma petite-fille, ma « première » petite-fille, Chaya Sarah. Ma petite Chaya Sarah, qui, à deux ans, fut arrachée des bras de sa mère, hurlant de terreur et jetée dans un four à Auschwitz comme un objet sans valeur, comme si elle n'était que quantité négligeable.

Alors aujourd'hui, je prends publiquement la parole pour vous dire que ma petite Chayala était loin d'être un objet sans valeur, elle avait de la valeur, nous en avions tous.

Les tueurs nazis ont assassiné mon Chayala et 1.500.000 autres enfants juifs.

Chaya Sarah était la seule petite-fille que j'ai eue. Je l'aimais comme seul un grand-père peut aimer ses petits-enfants. Les tueurs nazis l'ont assassinée, et avec elle 1.500.000 autres enfants juifs. Ils nous ont pris notre nachat – notre vie, notre joie et notre espérance. Ils ont pris nos bébés et les ont transformés en cendres.

Aujourd'hui, je m'adresse à vous ou plutôt ma Néchama s'adresse à vous, une âme venue du Ciel, assise aux cotés de celles des millions de mes frères et sœurs à une place d'honneur qui nous est réservée. Nous sommes ceux que vous appelez Kedoshim (saints) dont les vies furent brisées, anéanties uniquement parce que nous étions juifs. Voici presque 70 ans, nous fûmes massacrés avec sauvagerie et brutalité lorsqu'un pays se trouva dirigé par des sauvages, tandis que le monde civilisé, dans son ensemble, observait en silence, décidant qu'il était « permis d'écraser la tête d'un enfant de deux ans et de la jeter ensuite, encore vivante, hurlant de terreur, dans un four, qu'il était permis aussi de gazer et de brûler et d'assassiner ses parents et grands-parents ». Une nation civilisée, une nation cultivée, a commis ces crimes et un monde tout aussi civilisé l'a laissé faire, n'essayant en rien de mettre un terme à cette tuerie.

Le monde entendit nos cris, mais ne s'en soucia guère. Le monde sentit l'odeur de notre chair brûlée, mais préféra tourner le regard. Le monde entendit crier mon Chayala qui réclamait sa mère et choisit de ne rien faire. Car Chayala était un enfant juif et qu'en ce temps-là, l'assassinat systématique des enfants juifs, entrepris de manière efficace et organisée par des monstres revêtus d'uniformes légitimes et officiels, était un fait acceptable. On l'encourageait, on applaudissait des deux mains. Les meurtriers étaient

récompensés, on leur remettait des médailles, on les saluait, on les traitait en héros, ceux qui tuaient nos enfants – ceux qui tuaient ma petite-fille.

Comment une telle chose a-t-elle pu nous arriver ? Pourquoi et comment le monde a-t-il pu devenir si abject et si sombre ?

Je me souviens de notre vie avant Auschwitz, une bonne vie, une vie tranquille et pieuse, centrée autour de ma famille, ma femme, Malka, nos filles, Sima, Ruchele, Hencia, Hinda, mon adorable petit garçon, Meir, le mari de Sima, Yaakov, et leur bébé, ma précieuse petite Chayala.

Nous vivions à Kiviash, une petite ville en Tchécoslovaquie, tout près de la frontière hongroise. J'avais reçu une bonne éducation, je devins professeur d'Hébreu. Notre famille était une bonne famille. Nous étions pauvres mais respectés. Nous étions honnêtes, gentils, serviables et vivions parmi d'autres familles toutes aussi gentilles et respectées, des familles merveilleuses. Nous n'avions aucun ennemi.

Je n'avais jamais élevé la voix en colère, jamais, jusqu'à ce jour à Auschwitz, où ils assassinèrent ma petite-fille. Le monde alors m'a entendu, mais ne m'a pas écouté, pendant qu'ils essayaient par tous les moyens de détruire ma famille. J'ai crié si fort, j'ai hurlé de douleur de toutes mes forces pendant si longtemps, mais les assassinats ont continué. La fumée et le gaz ne s'arrêtaient pas, le feu rugissait et je suis toujours aussi en colère. Maintenant, j'élève ma voix, non pas pour me plaindre, mais pour vous empêcher d'oublier – pour vous réveiller, vous extirper de votre torpeur car ce qui est arrivé à ma famille peut se reproduire, d'ailleurs, en fait, cela en est en train de se reproduire !

Aujourd'hui, moins de 70 ans plus tard, les monstres refont surface et nous menacent de nouveau. Ils tuent des familles juives, tuant nos beaux, nos précieux enfants. Comme ce fut le cas à Itamar en Israël, où la famille Fogel fut massacrée et où encore, une fois de plus, de jeunes enfants innocents furent assassinés parce qu'ils étaient juifs.

Oudi et Ruth Fogel assassinés parce qu'ils étaient juifs ! Leurs enfants, Yoav, 11 ans, Elad, 4 ans et Hadas, 3 mois – égorgés comme à l'abattoir, alors qu'ils dormaient paisiblement dans leurs lits.

Vous devez ressentir la terreur qui fut la nôtre, pas dans le but uniquement de vous attrister ou déclencher votre colère, mais pour que puissiez être vigilants.

Je dois donc vous raconter mon propre assassinat. Il le faut. J'ai besoin de vous faire revivre cette horreur, cette terrible perte, pour que vous puissiez comprendre et vous souvenir, pour que vous puissiez ressentir véritablement la Shoah – ce que le monde appelle l'Holocauste. Cela doit être réel même pour ceux d'entre vous qui n'étiez pas là. C'est bien plus qu'un mot – Shoah. Vous devez ressentir la terreur qui fut la nôtre, pas dans le seul but de vous attrister ou déclencher votre colère, mais également pour éveiller votre vigilance.

Si ce que je vais vous raconter vous dérange et vous perturbe, tant mieux ! Si la franchise de mes propos, mon manque de délicatesse pour vous décrire la terreur de ce temps, les assassinats cruels, la brutalité, vous donnent des cauchemars ce soir – encore mieux. Je veux vous effrayer, je veux que vous soyez tristes et en colère et amers et vigilants – mais je veux aussi que vous soyez fiers, parce que la fin de ma propre histoire, bien que triste, ne fut cependant pas la fin.

Consolez-vous en sachant qu'« ils n'ont pas gagné ». Les assassins nazis nous ont tués, moi et des millions de Juifs comme moi, mais ils n'ont pas gagné. Ils n'ont pas tué toute ma famille, ou toute votre famille. Les meurtriers et leur armée de monstres n'ont pas tué le peuple juif, ils n'ont pas exterminé Klal Yisrael – ils ne nous ont rendus que plus forts.

Aujourd'hui, les Juifs sont en vie, Israël est fort, ma famille, vos familles, sont ici et nous devons continuer à nous souvenir du monde de nos parents, grands-parents, arrière-grands-parents et de tous les enfants, qui furent gazés et incinérés.

Ma famille est là aujourd'hui pour vous aider à comprendre la nature de la haine qui peut permettre à un pays de brûler, gazer et matraquer des nouveau-nés, des nourrissons, des tout-petits ; de les mitrailler et de les jeter dans des fosses communes ou dans des camions, puis encore vivants, les jeter dans de grands fours, ou les utiliser, conscients et bien en vie – pour de cruelles et perverses expériences médicales.

Tant d'enfants, des petits Kinderlach qui crient, qui pleurent, qui appellent leur maman et leur Tattie, leur Bobbie et leur Zayde – Entendez-vous les pleurs de ces enfants ? Leurs cris sont si forts – J'entends encore ma Chayala, 70 ans plus tard. Entendez-vous ses cris ? Entendez-vous ceux des membres de votre famille ? Ceux que vous ne pourrez jamais rencontrer et avoir la chance de connaître. Entendez-vous leurs cris ? Lorsque vous êtes au lit, en attendant que le sommeil vous gagne, tendez l'oreille. Ecoutez bien. Faites un effort. Vous pourrez alors les entendre dans votre esprit et dans votre cœur.

Écoutez et vous pourrez aussi entendre les cris de Tamar Fogel, âgée de 12 ans qui, de retour chez elle, à Itamar, après une veillée de Chabbat un vendredi soir, découvrit ses parents assassinés, et sa petite sœur âgée de 3 mois, Hadas, la gorge tranchée. Entendez-vous ses hurlements ? Ils parviennent jusqu'à nous, ici, tout en haut, depuis la Terre jusqu'au Ciel. Alors, vous, vous devriez entendre ses cris même de l'autre côté de l'océan, ses cris pour sa famille, pour tous les Juifs tués sauvagement, pour tous les enfants dont on ravit la vie pour la simple raison qu'ils étaient juifs.

Il est presque impossible d'imaginer tant de meurtres, de violence, de torture, de famine, de misère pourtant, vous n'avez pas le choix.

C'est si difficile de pouvoir parler de telles horreurs et de tant de douleurs. L'esprit est presque incapable d'enregistrer autant d'informations, terribles, ahurissantes. Il est presque impossible de faire comprendre à autrui un abysse si noir, si profond, si néfaste. C'est dur pour quelqu'un de pouvoir même imaginer tant de meurtres, de violence, de torture, de famine, de misère pourtant, vous n'avez pas le choix.

Je vais vous y aider, en étant graphique et brutal car c'est la seule manière d'y arriver. C'est la seule manière de vous faire vraiment comprendre ce qu'Holocauste – Shoah – signifie et le véritable sens de 6.000.000 Kedoshim.

Je me tiens debout, nu, dans la chambre à gaz avec des centaines de Juifs innocents. Malka, ma femme dont les yeux terrifiés sont déjà morts, se trouve dans l'autre pièce à côté, avec notre fille Sima, s'agrippant l'une à l'autre. Le mari de Sima, Yaakov, est avec moi. Nous avons déjà vu notre Chayala être brûlée devant nos yeux. Nous sommes déjà morts- le gaz ne fera que nous tuer une nouvelle fois.

Nous savons que nous ne sommes pas dans des douches. Nous savons que nous sommes dans une chambre à gaz. Nous savons que nous allons mourir et nous savons tous que nous n'avons rien fait de mal. Nous savons aussi que c'est par la faute d'un monde civilisé que nous subissons cela. Nous savons que c'est un monde civilisé qui nous a abandonnés.

Patrick BRAOUDÉ

Nous sommes terrifiés, nous avons peur de mourir, de mourir de cette mort brutale, par cette suffocation, cette brûlure qui va nous envahir. Mais nous avons encore plus peur que personne ne sache que nous avons vécu, que personne ne sache que nous étions une bonne famille, que nous avons de beaux, de merveilleux enfants, que nous avons une magnifique petite-fille. Oui, j'avais tellement peur que personne ne le sache jamais, que personne de ma famille ou de n'importe quelle famille n'allait survivre, tellement peur que la « solution finale » soit véritablement finale. Laissez-moi vous dire quelque chose....

Vous pensez savoir ce qu'est la prière – ce que veut dire la foi parce que vous êtes religieux ou que vous priez tous les jours ?

Je vous vous dire, moi, ce qu'est la vraie prière, la vraie foi. Dans ma chambre à gaz, tandis que le gaz se répand dans nos poumons, que les flammes brûlent notre peau, nous nous écrions « Ani Maamin » nous croyons en Toi HaShem.

Dans notre dernier souffle nous récitons « Shema Yisrael HaShem HaShem Elokenu HaShem Echad » – les derniers mots que je prononce et qui jaillissent de mes poumons saturés de gaz, tandis que je meurs, terrifié à l'idée que ma famille toute entière est ou le sera bientôt, assassinée.

Quelle tristesse déchirante, quelle colère dévore alors mon cœur et ravage mon esprit – je supplie HaShem, l'implore de tout mon être, non pas de m'épargner mais de me donner Nekama, ma revanche ! Comment, où, quand ? Qui pourra jamais nous obtenir justice, nous venger ? Qui restera vivant pour dire le Kaddish sur nous – allumer une bougie pour notre Yahrzeit – ni tombes, ni pierres tombales – personne pour nous survivre, pour pleurer notre mort, pour simplement témoigner de notre existence.

Je ne suis pas physiquement là devant vous. Je ne suis pas personnellement présent. Yechiel Michael Friedman fut assassiné à Auschwitz, mais nous n'avons pas tous été assassinés ce jour-là, ou le lendemain. Certains de mes enfants, certains de vos enfants ont survécu et aujourd'hui, nos enfants, nos petits-enfants, nos arrière-petits-enfants et à présent même nos arrière-arrière-petits-enfants sont vivants. Nous sommes des Juifs fiers et vivons partout dans le monde. Nous avons Eretz Israël – vous entendez ça, vous les meurtriers nazis ? Nous avons Israël, une nation bâtie par les survivants. Nous avons une armée juive et un Etat juif. Notre peuple est fort. Nous avons des voix puissantes, éloquentes qui exigent d'être entendues.

Mes filles, Hencha et Hinda, bien que torturées pendant des années, ne sont pas mortes dans cet enfer. Ma fille, Ruchele, se sauva en Amérique à l'âge de 15 ans et se maria avec Shlomo Brafman, qui lui aussi avait réussi à s'échapper. Ils ne sont pas morts, leurs enfants et mes petits-enfants et arrière-petits-enfants grandissent en Juifs respectant le Chabbat. Ce soir, mon petit-fils parle en mon nom dans une synagogue devant 1.000 Juifs qui sont debout, solides et fiers et qui sont venus se souvenir de chacun d'entre nous. Je n'ai pas eu ma vie mais j'ai eu ma revanche.

Bien que je n'aie pas eu ma vie, j'ai eu ma revanche. En fait, mon petit garçon, Meir, que l'on s'était tant acharné à tuer, a survécu lui aussi. À 16 ans, il pesait 20 kg quand on l'a retrouvé vivant sur un tas de cadavres à Auschwitz.

A la libération, il se rendit en Israël, en Israël ! Pendant 50 ans, il servit comme soldat de Tsahal – l'armée d'Israël. Il se battit durant 50 ans, véritable héros juif. Mon fils, mon Kaddish, n'est pas mort non plus à Auschwitz. Comme j'étais fier de le voir revêtir son uniforme de soldat israélien prêt à se battre pour notre pays, notre communauté et notre cause.

Je suis triste, rageur et amer qu'on m'ait privé prématurément de ce nachat qui aurait dû être le mien, dont j'aurais dû profiter plus longtemps, c'était mon droit, un nachat procuré par la joie, la fierté, les valeurs juives, riche en coutumes et traditions.

Les nazis me firent mal plus qu'aucun mot ne pourra jamais le dire, mais ils n'ont pas gagné.

Ils ne gagnent que si vous oubliez – ou de nos jours si vous laissez le monde nier ce qui s’est passé. Ils ne gagnent que si nous ne versons pas des larmes sincères en apprenant l’horrible massacre de la famille Fogel à Itamar.

Ils ne gagnent que si vous ne pouvez pas entendre ma Chayala crier, ressentir la terreur de Tamar Fogel ou comprendre la douleur de ses grands-parents qui doivent maintenant faire face à un chagrin si intense qu’il vous est impossible de le concevoir.

Croyez-moi – je sais de quoi je parle, le meurtre d’un enfant et d’un petit-enfant et l’impact sur la vie des autres, sur tout le reste. Comment tout se retrouve à jamais englouti dans la mort, enseveli de tristesse accablante. La famille Fogel ne se remettra jamais, mais ils ne peuvent être oubliés.

Nous sommes ici dans une magnifique synagogue, remplie de Juifs. De bons Juifs. Des gens fiers et forts qui ne nous ont pas oubliés, moi, ma famille, vos familles – les parents, grands-parents, oncles, tantes, cousins, cousines, enfants, petits-enfants – les bébés qui furent assassinés, gazés et enterrés vivants.

Il est normal de pleurer pour ce que nous avons perdu, pour ce qui nous fut enlevé de force, pour les vies détruites, le nachat dont on nous priva.

Pleurez pour nous. Nous aussi, nous pleurons pour vous, pour ce que vous avez perdu, pour la famille que vous n’avez jamais connue, pour les millions de Juifs décents, gentils, qui n’ont pas survécu – pour les élèves qui n’ont jamais terminé leurs études, pour les scientifiques, les artistes, les musiciens, les enseignants, les Rabbins qui n’eurent jamais l’occasion de briller, d’exceller, d’exécuter, d’enseigner, de guérir, de vivre.

Il est normal de pleurer pour les enfants qui ne pourront jamais jouer, chanter ou rire, qui furent mis à mort avec une telle violence, avec une telle haine que je ne peux la décrire par des mots car pour certaines douleurs, il n’y en a pas, tout simplement. C’est si terrible que cela ne peut se concevoir par un être humain décent, impossible à affronter de façon rationnelle.

Mais vous devez le faire, vous devez réussir car il existe aujourd’hui, des gens qui déjà, à peine 70 ans plus tard, se permettent de remettre en question l’Holocauste, de questionner ce qui s’est réellement passé. Des dirigeants du monde et des scientifiques renient déjà l’Holocauste. Ils remettent même en question l’intégrité des témoignages de la poignée de survivants, de témoins oculaires qui sont encore vivants, de ceux qui ont vu l’horreur de leurs propres yeux. Si même ces survivants héroïques sont mis en doute alors il est à redouter que dans les prochaines années, des révisionnistes vicieux, antisémites, n’en viennent à falsifier l’Histoire et la Vérité. Or, nous ne pouvons pas – vous ne pouvez pas, laisser cela se produire, jamais, jamais ...

Pour que notre souvenir puisse être véritablement une bénédiction, vous devez absolument vous souvenir.

J’ai eu une petite-fille, un charmant, mignon petit bébé nommé Chaya Sarah qui fut assassinée devant mes yeux, et bien que sa Néchama, son âme, soit au Ciel avec moi, sa mémoire doit être gravée dans vos cœurs à jamais.

Pour que notre souvenir puisse être véritablement une bénédiction, pour que nos Neshamot puissent réellement s’élever comme vous le souhaitez, par cette Aliyah que nous avons méritée et payée si cher, vous devez absolument vous souvenir.

Vous devez vous assurer que vos enfants et leurs enfants après eux, comprennent ce qui est arrivé à leur famille, à votre famille, à toutes nos familles. Car si ce n’est pas le cas, cela se reproduira.

Vous ne pensez pas que cela puisse se reproduire ? Pourquoi ? Parce que vous vivez dans le confort – à une époque civilisée ? Nous vivions bien nous aussi – à une époque toute aussi civilisée. Nous étions heureux et satisfaits, mais nous n’étions pas vigilants et nous avons foncé tête baissée vers l’Holocauste.

Nos voisins, une nation entière d’hommes et de femmes ordinaires, assez intelligents, ayant grandi avec des valeurs, une certaine culture et éducation, s’est transformée en une nation de monstres, d’animaux sauvages et meurtriers. Ils n’eurent plus rien d’humain et nous traitèrent avec une brutalité indescriptible que nul n’aurait pu prévoir ni prédire – et qui s’est cependant produite.

Cette histoire est pire encore que la pire des histoires vraies que tout survivant peut rapporter. Car le cerveau est incapable de saisir tant de douleur sans exploser, sans subir de dommages, de sorte que même ceux qui ont survécu, qui ont tout vu, sont incapables de saisir pleinement, totalement l'étendue de l'épreuve qu'ils ont traversée, appréhender les détails de la tourmente dans laquelle ils se sont retrouvés. Seule une victime, telle que moi, seul quelqu'un qui n'a pas survécu, peut parvenir à vous dire toute l'histoire, l'horrible, la laide, la démente, la terrible vérité sur notre assassinat, sur nos six millions d'assassinés.

Voilà pourquoi, mes amis, j'ai choisi de vous parler à travers mon petit-fils depuis le Ciel. Bien qu'HaShem ne me permette pas de vous dire le « pourquoi » de ces choses terribles qui se sont produites, j'ai néanmoins reçu l'ordre de parler de « ce » qui s'est passé.

De vous dire « ce » qui s'est passé avec clarté et conviction pour que certains d'entre vous, je l'espère, ne puisse plus jamais douter de la Shoah. Que vous vous engagiez à confronter quiconque oserait nier les faits et lui faire entendre mon histoire – votre histoire, les histoires tristes mais véridiques de nos familles, dont nous avons trop tendance à nous référer comme les « Six Millions », mais rarement, voire jamais, en utilisant leurs noms.

Nous avons des noms. Nos vies nous furent prises, mais pas nos noms. Nul ne peut prendre nos noms. Je m'appelle Yechiel Mechoel Friedman. Je fus assassiné à Auschwitz avec Malka ma femme, Sima ma fille, Yaacov Weiss son mari, et ma petite-fille, Chaya Sarah.

Pouvez-vous les voir ? Moi, je les vois et je vois aussi Tamar Fogel et les corps de sa famille portés à travers Itamar durant l'enterrement ; ce n'était pas il y a 70 ans – mais récemment. Des gens avec des noms et des vies qu'on leur a volées dans la nuit – seulement parce qu'ils étaient juifs.

Je m'appelle Yechiel Michoel Friedman. J'ai été assassiné à Auschwitz et vous feriez mieux de ne jamais m'oublier.